

Le libertaire

Rédaction :
Administration : Jean Girardin,
186, boulevard de la Villette, Paris (19°)
Chèque postal : Jean Girardin 1191-98

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE		ETRANGER	
Un an	22 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	11 fr.	Six mois	15 fr.
Trois mois	5 fr. 50	Trois mois	7 fr. 50

Chèque postal : Jean Girardin 1191-98.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pons est extradé mais Blanco !

Les camarades de Montpellier nous ont confirmé la livraison de Pons aux policiers espagnols. Mais nous n'avons pu apprendre, à Paris, si le fait était exact.

Il faut croire, hélas ! les amis de Montpellier.

Et enregistrer un crime de plus sur la conscience malléable du coquin Tardieu.

Les mêmes camarades nous font savoir que Blanco est toujours à la prison de Montpellier, en attendant que l'on statue à son égard. On hésite à l'extrader, on hésite aussi à le libérer. Puisse le meeting de Wagram être assez puissant pour contraindre nos gouvernements à lâcher leur proie.

Au jour où nous faisons la mise en pages du Libertaire, le mercredi, il ne nous est pas possible de faire un appel en faveur du meeting, qui se tient le soir même, ni encore moins d'en faire un compte rendu. Nous devons déclarer cela du fait que notre journal n'est mis en vente que le vendredi.

Nous affirmons aujourd'hui que si nous sommes affligés par la douloureuse nouvelle concernant Pons, nous ne sommes pas abattus au point d'être découragés et de tout abandonner. Envers et contre tous qui essaient de nous barrer la route, nous poursuivrons pour un seul, pour Blanco, la campagne menée jusqu'ici pour les deux.

Le Comité du Droit d'Asile.

L'AFFAIRE DE SARTROUVILLE

ROCAMBOLE et Cie

Vraiment, il est tout à fait dommage que le commissaire Gabrielli ne soit point romancier populaire. Sans quoi, il eût pu jeter de la grille à Conan Doyle lui-même. En effet, son affaire de Sartrouville laisse très loin derrière elle — encore qu'elle n'en soit pas à son dénouement — les exploits de Sherlock Holmes et d'Arsène Lupin.

L'imagination féconde de notre policier (qui mérite de passer à la postérité) fait les délices de toutes les congrès de France et de Navarre. La trame du drame se complique chaque jour, les détails deviennent de plus en plus contradictoires, les hypothèses s'entrechoquent au carrefour du mystère et de la mystification. Il n'est pas jusqu'aux personnages de cette aventure épique qui se mêlent d'avoir des états civils interchangeables. Bref, tout, dans cette histoire, confine à l'abracadabrance la plus échevillée.

On pourrait en rire — n'était le caractère odieux et tragique à la fois que prend cette fustierie.

Car il y a une chose — et c'est la seule — qui est très claire dans tout ceci : on a déjà profité de ce pseudo-attentat pour arrêter et expulser des antifascistes italiens et on s'apprête à en expulser d'autres. On va se servir de cette mise en scène pour donner satisfaction à Mussolini qui demande depuis longtemps qu'on enrêche, en France, les adversaires du « Duce » de manifester aucune hostilité envers son régime infect.

Nous avions prédit, la semaine dernière, que c'était une manœuvre contre les proscrits. Les faits nous ont donné raison. A notre campagne pour le droit d'asile, la police répond par des expulsions.

On nous objectera qu'il y a eu une victime dont l'état est assez critique. A cela nous répondrons qu'il n'y a de la faute de personne si l'individu en question a été aussi grièvement atteint. Celui qui a tiré le coup de revolver n'était qu'un maladroït, un point, c'est tout.

Résumons donc l'affaire, telle qu'elle se présente aujourd'hui, et l'on verra que notre conviction que toute cette affaire n'est qu'une farce qui s'étaye sur des bases autrement solides que la version donnée par le trop imaginaire commissaire Gabrielli.

Un soir d'octobre, un homme ensanglanté se présente au commissariat de Sartrouville. Là, il raconte qu'il a été attiré dans une villa de cette localité, que dans cette villa il fut mis en présence d'une sorte de tribunal secret. Deux hommes faisaient fonctions de juges, un troisième simulait un greffier et, enfin, un quatrième l'appariteur.

Ce tribunal secret l'accusait d'avoir trahi la cause, il l'opposait à ces accusations des protestations véhémentes. Celui qui était le greffier avait enregistré ses protestations et, à la fin de l'interrogatoire, lui demanda de signer ses déclarations. Au moment où il se penchait pour apposer son paraphe, l'homme qui jouait le rôle d'appariteur lui tira un coup de revolver derrière la tête. Alors, devant qu'on allait l'exécuter, lui, blessé, il enjamba la fenêtre, courut dans le jardin, escalada un mur et se traîna jusqu'au commissariat.

Une remarque s'impose ici. Il y a quatre hommes dans la pièce. Quatre hommes qui voulaient à tout prix supprimer la victime. L'un d'eux tire une balle dans la tête du « malheureux », celui-ci, bien qu'atteint grièvement, trouva la force d'enjamber une fenêtre — et les autres ne font pas un pas pour le retenir ? Ils

sont quatre contre un — et encore contre un blessé ! — et ils le laissent échapper ? Puis, celui-ci, escalade un mur de clôture !

A qui fera-t-on croire une bourde pareille ? S'ils avaient réellement voulu tuer Carti, quand ils le virent s'échapper, ils auraient couru après lui, ils seraient bien arrivés à le maîtriser.

Non, en vérité, cette fable ne tient pas debout. Mais, il y a mieux. Le lendemain, la police perquisitionne dans la « villa tragique », découvre une antenne clandestine, des documents communistes et, horriblement, dans la cave trouvent un large trou qui devait être la tombe de Carti. Brrr !

Mieux encore (car nous touchons au prodige) : la police connaît deux des agresseurs, envoie les photos à toutes les frontières et à tous les journaux qui les publient en même temps que celle de la « victime ».

Et ces deux « criminels » passent tranquillement la frontière, comme s'ils revenaient d'un voyage d'affaire. Et puis voici qu'on découvre qu'un nommé Ghini habite non loin de là, qu'il aurait joué un rôle assez équivoque dans cette affaire. Or, coïncidence extraordinaire, ce Ghini, agent fasciste notoire, fut mêlé à l'affaire Garibaldi, au complot Catalan, à l'affaire Savorelli.

N'y a-t-il pas là de quoi faire rêver ? Mais ce n'est pas tout — car lorsqu'on touche au domaine de l'inraisemblable on ne saurait s'arrêter en chemin — voici qu'on apprend que la « victime », ce fameux Carti, avait été jadis expulsé de France, qu'il s'était réfugié à Bruxelles et que depuis peu il avait été autorisé à revenir en France. Or, quand on sait que nos camarades proscrits expulsés de France le sont pour toujours, quand on sait que pour revenir « officiellement » en notre pays il faut l'entremise de l'ambassade italienne, on est fixé sur le rôle que jouait Carti.

Mais ce n'est pas fini. Voici qu'on découvre que Carti... n'est pas Carti. C'est comme on a l'honneur de vous le dire. D'après les dernières nouvelles, il s'appelle Eros Vecchi.

Vous voyez que toute cette histoire est bien embrouillée à souhait. Rien n'y manque : les faux noms, le tribunal secret, les documents bolchevistes, la villa tragique, l'antenne secrète, le personnage

louché (Ghini) — et jusqu'à la tombe. Ah ! ma bonne dame Machère, c'est épouvantable de voir de pareilles escandales au jour d'aujourd'hui !

La vérité sur tout cela ? La voilà : Toute cette affaire fut montée, du commencement à la fin, par la vaste organisation de provocateurs fascistes qui a son siège à Paris et des ramifications puissantes à Bruxelles. Ce n'est qu'une comédie imaginée de toutes pièces par les agents de Mussolini. Seulement, Carti Vecchi ne devait pas être si grièvement atteint. C'est par maladresse qu'on manqua de le tuer. Et c'est pourquoi il « s'évada » si facilement des mains de ses « agresseurs ».

Le mobile, le but de cette comédie burlesque ? Il n'est pas difficile à deviner : Notre propagande pour le droit d'asile, en faveur de Berneri commence à porter ses fruits. Déjà le grand public est touché par nos affiches, par nos meetings ; des personnalités, appartenant à tous les milieux, se joignent à nous pour réclamer le respect des proscrits.

Cela gêne terriblement l'ambassade italienne de Paris. Elle a peur que nous réussissions complètement. Aussi prend-elle les devants en organisant cette sombre histoire, à la faveur de laquelle la presse, dûment stylée et rémunérée par l'officine fasciste, entamera une campagne contre les « extrémistes » antifascistes qui prennent la France pour un champ clos de leurs disputes meurtrières.

Et ça n'a pas manqué. La police française est depuis longtemps au service de Mussolini, elle a donc aidé de tout son cœur cette manœuvre contre les « indésirables ».

Nous avons démasqué la manœuvre. Nul homme de bonne foi ne pourra maintenant accorder créance à la version romanesque de Gabrielli. Les faits sont là qui ne laissent aucun doute sur les invraisemblances de cette fustierie.

Seulement, on a déjà commencé à exécuter une partie du deuxième acte : Quarante quatre antifascistes ont été expulsés en corollaire du « drame » de Sartrouville. On s'apprête à en expulser d'autres.

Et c'est cela qu'il faut empêcher. Le Comité du Droit d'Asile est bien résolu à tout mettre en œuvre pour contraindre les desseins du mussoliniste Gabrielli.

Tous les compagnons, tous les hommes de cœur doivent être à ses côtés. L'ère de Rocambole est passée. Il faudra que la police en prenne son parti.

Louis LOREAL.

Une réponse à des calomnies

Le journal l'Humanité publie, ce jour mercredi, sous la signature de Daniel Renoult (le frère de l'ancien et futur ministre) une appréciation ridicule sur la campagne de notre Comité de défense du droit d'asile. Il est clair que c'est pour obéir à des sentiments bien peu élevés, à une question de boutique, disons le mot, que ce journal ment autant qu'il peut.

Car c'est mentir que de nous reprocher de ne point élargir notre campagne et de ne la consacrer qu'à Pons, Blanco et Berneri. Notre affiche démontre le contraire, ainsi, d'ailleurs, que tous les derniers numéros de notre « Libertaire ».

L'Humanité ne veut pas reconnaître que nous défendons les proscrits avec plus de bon sens, plus de cœur, plus d'intelligence qu'elle. Ne cherchons pas ailleurs les raisons de ses calomnies.

LE VENDREDI 14 NOVEMBRE 1930, à 20 h. 30
Au Théâtre de Belleville, 46, rue de Belleville

TROIS TYPES DE BANDITS

Ces bandits sont : 1° ceux qui **VOLENT** ; 2° ceux qui **MENTENT** ; 3° ceux qui **TUENT**.

Puissamment organisés et merveilleusement armés, ces trois types de bandits : les voleurs, les imposteurs et les assassins, forment une immense

ASSOCIATION DE MALFAITEURS

Cette association étend ses ramifications partout. Il est nécessaire de démasquer les brigandages de ses affiliés. Les innombrables victimes de leurs rapines, de leurs impostures et de leurs meurtres doivent être sans pitié pour ces malfaiteurs publics

Sébastien FAURE

prononcera contre cette « Association de Malfaiteurs » un réquisitoire impitoyable. La parole sera donnée à toutes les personnes qui voudront prendre la défense de ces odieux forbans.

Les Groupes organisateurs.

Participation aux frais : trois francs

Nota. — Tous les bénéfices de cette série de conférences seront attribués à « L'Encyclopédie Anarchiste ».

ORDRE ET PROGRÈS

Les journaux du 9 novembre publiaient, et en général sans un mot de commentaire, le compte rendu d'un dîner de gala offert par M. Pasquier, gouverneur général de l'Indochine à son collègue le jonkheer de Graeff, gouverneur non moins général des Indes Néerlandaises.

Au cours de ces agapes interconsulaires des discours ont été naturellement échangés. M. Pasquier a notamment déclamé sur le mode idyllique, avant de lever son verre à la santé de cette chère Wilhelmine :

« Votre présence parmi nous prend toute sa signification, quand on considère qu'elle tend à affirmer hautement le désir de nos gouvernements généraux respectifs de resserrer les liens d'amitié déjà existants entre nos deux pays, en vue d'une politique de paix confiante et de collaboration dans le Pacifique ».

Quand on songe à la façon dont la « civilisation » se maintient aux colonies et particulièrement dans l'Indochine de M. Pasquier, on se demande avec inquiétude ce que peuvent signifier cette « paix » confiante et celle « collaboration ».

Le jonkheer s'est chargé de l'expliquer en termes d'une hypocrisie agressive. — Il faut savoir évaluer sans vains regrets, sans fâcheux retards, savoir accorder les réformes justifiées en temps opportun, avant qu'elles soient exigées. Mais pour mener à bien une telle politique, il nous faut protéger dans leur propre intérêt les populations à l'égard desquelles nous avons charge d'âmes contre les forces destructives qui les menacent, en particulier contre le communisme moscovitaire. Le danger qui existe de ce fait nous oblige à combattre le fléau communiste avec la dernière énergie, car notre colonisation, toute l'œuvre de la civilisation est en jeu.

Nous n'avons aucune complaisance pour le « communisme moscovitaire ». Nous avons dénoncé et continuerons à dénoncer les méfaits et les crimes des gouvernements bolcheviks, méfaits et crimes qui sont d'ailleurs ceux de tous les gouvernements et de toutes les dictatures. Mais ceux de la dictature « civilisée » aux Colonies ne sont pas moindres.

Ce n'est pas le lieu de rechercher pour quelles raisons des spoliés et des exploités des possessions insulaires hollandaises ont cru devoir se proclamer, se croire ou se laisser dire « communistes ». Tant pis pour qui, en présence d'opprimés qu'on écrase, de révoltés qu'on réprime, songe à leur demander d'abord quelles sont leurs opinions politiques !

Le raisonnement qui explique toutes les protestations et toutes les rébellions sont assez connues. Misère, détresse, exploitation crapuleuse. Elles ont été assez mises en lumière par des documentations telles que celle rapportée par Ronbaud.

Ces faits donnent toute leur valeur à

l'insolence soisannelle et concertée des Pasquier et de Graeff et à leur propos de « défendre la civilisation avec la dernière énergie ».

On sait ce que cela veut dire : bourreaux, fusillade, incarcération.

Pour donner un exemple, le dernier typhot, a pu faire une centaine de victimes, parmi les condamnés politiques du bagne de Poelo-Cordore. Voilà qui peut donner une petite idée de l'intensité de la répression.

Le caractère international donné à cette démonstration en aggrave l'importance. Il montre l'entente des « civilisés » pour maintenir par le fer et par le feu leur domination. Ils démontrent le mensonge des discours humanitaires et pacifistes tenus à Genève ou ailleurs.

C'est une honte que de tels défis puissent être lancés. C'est une honte pour le prolétariat français qu'il n'ait pas su, malgré les divisions maintenues par les intrigues des mauvais chefs, s'unir pour réagir contre les horreurs de la répression indochinoise, se préparant ainsi à s'unir pour la commune libération à tous les exploités des colonies. Comme c'est une honte à tant d'âmes généreuses et de « feuilles indépendantes » d'avoir gardé le silence.

Pour nous, ennemis de toutes les oppressions, ce n'a pas été notre cas.

Après tout cette cause que nous défendons, en défendant ces « communistes » n'est-elle pas notre cause, celle de la liberté ?

Aussi bien, pour aller plus au fond de la question, nous ne sommes pas assez stupides pour ne pas faire de départ entre ceux qu'unite cette même appellation de « communistes ».

Il y a ceux qui ne répugnent en rien à l'appareil de coercition militaire, policier, pénitentiaire, politique à la moscovite, les ambitieux de sous-dictatures, ceux qui trouveront bonne une société où ils auront leur petite part de pouvoir, ceux-là n'ont pas tort de nous considérer comme des « ennemis ».

Il y a ceux qu'un esprit de révolte a menés dans les rangs d'un parti qu'ils croyaient celui de l'émancipation. Ceux-là, qu'ils le veuillent ou non, et quand même ils s'en défendraient, ne sont guère séparés des anarchistes que par des ignorances, des malentendus savamment entretenus, des formules catéchistiques inculquées et qui ne correspondent pas à leurs sentiments profonds. Ceux-ci seront des nôtres le jour où notre action et notre propagande aura su les toucher, et de bons défenseurs de la cause prolétarienne et libératrice, et contre les bourreaux des malheureux et courageux Indochinois, et contre l'« ordre », le « progrès », la « civilisation » des gouvernements de toute éti-

Pierre ESLIENS.

A DES INCONNUS

Vers vous s'en va ma pensée, vers vous, mes frères inconnus.

Vers vous, dont les souffrances sont mes souffrances et vous dont les dégoûts sont mes dégoûts.

Vers vous dont les tristesses sont mes tristesses et vous dont les espoirs sont mes espoirs.

Vers vous que je devine, comme un prisonnier devine que d'autres cœurs battent comme le sien derrière d'autres verrous.

Vers ceux que je ne verrai jamais et vers ceux que j'ai croisés dans la rue sans les connaître.

Vers vous s'en va ma pensée, ô vous mes frères inconnus.

Et je voudrais, qu'à défaut d'une meilleure, ma voix vous crie à tous : Courage et tenez bon !

Je songe à toi, ô jeune inspiré que j'attends, toi qui sauras jeter à ces temps hideux d'obéissance et d'écrasement, le défi orgueilleux de ton mépris et l'enseignement de ta révolte. Quelque amertume qui te soit réservée, ose. Assez se feront les amuseurs prostitués des gens bien et les faiseurs des littératures commerciales. Toi, ose jeter le cri vibrant de ta sincérité.

Je songe à toi qui rougis quand tu songes à l'emploi et l'abus qui sont faits de ta force et de ta capacité. Qui t'indigne en voyant comment le travail humain est gâché. Qui voudrais voir les travailleurs s'unir pour le bien-être et pour la liberté. Et qui les vois les jouets des asservisseurs de toute espèce. Toi aussi, camarade, tiens bon.

Je songe à toi, ô jeune femme, et qui voudrais être autre chose que la naïve « poule » que l'époque exige que tu sois. Toi qui es et te veux tendresse et passion et générosité. Contre ceux qui voudraient faire de toi une petite chose grotesque, ose, toi aussi, être ce que tu es.

Tu pourrais tant. Et il y a bien peu de grandes choses qui n'aient pas été aidées d'une sourire féminin.

A vous tous, les opprimés et les offensés, à vous tous qu'écrase l'absurde fonctionnement social. A ceux-là aussi, à ceux-là surtout, qu'anime la plus noble révolte et qui, pourtant, sont parfois près de désespérer parce qu'ils se croient seuls dans cette lutte.

Je sais que ce que je pense, d'autres le pensent aussi. Je sais que l'abjecte tyrannie de ces temps et qui tend à rendre dans tous les domaines dans ceux de l'art et de la pensée, comme dans ceux du sentiment, comme dans les conditions matérielles de l'existence, toute vie individuelle et toute indépendance, toute spontanéité impossibles est aussi vivement ressentie par d'autres que par moi-même. Je sais que l'abominable appareil de l'Etat, de tous les Etats, ne s'est pas révélé pour moi seulement exécrable et malaisant. Et malaisant le conformisme des foules et la stupidité des disciplines coercitives.

En vérité, mes frères, pourquoi nous inclinons-nous, pourquoi céderions-nous ? En quoi valons-nous moins que ces gens-là qui prétendent nous imposer leurs lois ? Ils sont la force et le nombre. Et puis après ? Est-ce que, par hasard, nous n'avons pas autre chose à opposer ?

J'entends bien : il y a le fascio et le marteau, la croix gammée et l'impérialisme yankee, sans compter l'insolence de Chiappe et les flicarderies de Tardieu. Il y a l'atroce influence de Rome, de Moscou et de New-York et les divers genres de « culture » qui en dérivent. Et puis après ?

De cet âge abject d'oppression, consentie et de sottise complète, de cet écrasement universel d'où bientôt il ne resterait de l'homme qu'un sous-singe mécanisé, de toutes les sauvageries et barbaries qu'il engendre, est-ce que nous ac-

cepterons le respect, est-ce que nous nous inclinons ?

Je m'adresse à vous, mes frères, et non point à la multitude de gens sérieux, convenables, conformes et adaptés. Non point à la foule innombrable des gros malins, des petits malins, des malins moyens.

Non point à ce qui a l'âme de fil, de pipelette ou d'homme distingué. Non point non plus à ceux que le spectacle des infamies sociales n'incite qu'au désir de devenir les maîtres à leur tour, de brimer et de molester à leur tour, de se servir à leur tour du policier et du soldat, du géolier et du bourreau.

Et que nous ne confondons pas avec ceux qu'ils ont dupés, que l'instinct de révolte animait et qui seront des nôtres le jour où nous saurons nous faire entendre d'eux.

Frères, je ne vous demande pas de venir à moi. Je vous demande d'oser être vous-mêmes. Et c'est là la première et décisive victoire.

Les gens vous diront que c'est comme ça et qu'il faut bien se soumettre. Comme ils se sont prêtés avec passivité à l'horreur de la guerre — parce qu'il « fallait bien ». Comme ils se prêtent à tout ce qu'on leur présente comme nécessaire, à tout ce que les gens d'autrefois dénomment « volonté de Dieu » et que les pions et les pédants d'aujourd'hui baptisent de fatalités historiques.

De tant de hideux et d'imbécillités, pourquoi accepterions-nous d'être les complices joyeux ou résignés ? Ni des ordres intellectuels et moraux imposés. Ni des instituts et des archistes et des hommes qui s'en servent ou les servent. Ni de ceux qui remplissent de victimes les bagnes soviétiques, les géolés fascistes et les prisons capitalistes. Ni de ceux qui fusillent, comme en Indochine, l'indigène poussé à bout par la détresse et la famine. Ni de ceux qui imposent ces systèmes de production stupides où le producteur est toujours spolié et souvent réduit à la misère. Ni de ceux qui préparent, sous tous les prétextes humanitaires et révolutionnaires possibles, les prochaines et encore plus atroces et plus stupides guerres.

Ne plus en être complices et amener d'autres à ne plus consentir à l'être. Et amener par là la ruine de toutes les institutions autoritaires. Vous dites que ce serait la plus grande transformation dans l'histoire humaine qui se serait jamais vue. Et j'en suis d'accord. Mais, est-ce qu'elle ne serait pas — elle aussi — une nécessité ?

A qui échappe-t-il qu'aujourd'hui tout est en jeu, non seulement les possibilités de l'immense avenir, mais même tout ce qu'il y eut d'un peu noble hérite des efforts des ancêtres et que seuls — la chose est remarquable et les niais y verraient ce qu'ils appellent un paradoxe — les anarchistes peuvent sauver.

Que suis-je, frères, pour vous jeter cet appel ? J'aurais voulu qu'un meilleur et plus vaillant vous l'adressât, qu'une voix plus noble et plus retentissante vous l'appartât.

Qu'importe ! Un autre redira mieux ce que j'ai tenté d'exprimer.

Mais de vous avoir parlé s'exaltent en moi l'espoir et la confiance.

Et moi, dont le poil grisonne, je me réjouis de votre jeunesse, ô vous qui combattez et détruisez toutes les stupidités et les abominations « bien modernes » que vous aînés ont acceptées.

O ! vous, les poètes et les créateurs qui opposerez à la misère, au mercantilisme et à la cruauté de l'époque, une réprobation courageuse, vous qui saurez donner aux hommes la vision d'une cité meilleure, vous dont le chant sonnera pour toutes les tendresses, toutes les pitiés, toutes les fraternités et pour les plus audacieux espoirs. O ! vous le producteur qui saurez organiser enfin le travail pour le bien de tous et rendre impossible la guerre et l'oppression en refusant d'en fournir les moyens. O ! vous, les douces et charmantes, les hardies dont le sourire annoncera des ères nouvelles.

Les autres ? Les autres vous suivront, lorsqu'à force d'efforts et de ténacité et d'obstination, vous serez arrivés à vos premières victoires. Les autres ! ceux qui sont avec vous lorsque tout le monde est avec vous. Mais lorsque vous aurez atteint vos premiers buts, créés les possibilités d'une société humaine à peu près supportable et vous proposerez de nouveaux buts plus éloignés, vous serez à nouveau, pour la « masse », des importuns, des fous, des utopistes — et des ennemis.

P. E.

POUR QUE VIVE LE LIBERTAIRE

Souscription du 28 octobre au 7 novembre

A. O.-S. P. (vers. octobre), 200; Cotte, 20; P. Evlin, 10; Berges, 15; Faure, 5; Perier, 10; Lopez, 3; Dionisio, 2; Landrand, 3; Salvadori, 30; Ollier, 18; Antoine, 35,50; Geimard, 15; groupe H et J, 15; le bicot, 4; Ygre, 5; Monclin, 10; Piau, 15; Ceret, 4; réimpression, C.L., 5,15; Mée, 4; Le Metayer, 5; Guillon, 5; Joly, 20; Nero, 5; Riou, 9; Pas de Nom, 4; Dumont, 4,50; Petit trimardeur, 5,50; Lingelser, 11,25; Derrai, 5; En passant, 5; Bidet, 15; Arella, 15; Bruno, 4; Marcel, 3; Reza, 5; Benet, 5; Kelly, 10; Azuara, 5; Aznar, 5; Dioromo, 10; Riesgo, 5; R., 5; Hernandez, 10; Jodan Uno, 10; Sanchez, 10; X. 10; Garcia, 5; un Copain, 5; Martinez, 10; Villa, 5; Aguilar, 10; Prospero, 5; Jamians, 5; Bosells, 2; Guardia, 5; Bizbal, 5; Varnost, 4,50; Razat, 10; Guerin, 10; Vedrin, 5. — Total : 701 fr. 90.

Avez-vous pensé à aider

le « Libertaire »

LES INCERTITUDES DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE

CAPITAL, PROPRIÉTÉ FONCIÈRE REVENU, RENTE

II

Capitalisme industriel. — Sous ses formes, commerciale, financière et étatique, le capitalisme constitue une exploitation indirecte de l'homme par l'homme. Il est naturel que, dans les sociétés primitives reposant sur l'inégalité d'exploitation directe, sur une large échelle, ait trouvé aussi à s'exercer, donnant naissance à l'embryon de capitalisme industriel. Assurément, la majeure partie de la production était familiale ou artisanale. Mais dès que l'unification du monde méditerranéen eut commencé à se réaliser, rendant les communications sûres et facilitant les échanges, « de riches romains constituaient des ateliers d'esclaves confiés à la direction soit d'un esclave, soit d'un affranchi. De ces ateliers, les uns alimentaient de leurs produits la maison du maître, les autres fabriquaient en vue de la vente aux consommateurs. Dans ce dernier cas, il n'est pas téméraire d'affirmer que des capitaux souvent abondants devaient être consacrés à l'organisation et au coulement du travail de production ».

Les petits métiers libres subsistaient, mais, « auprès d'eux, de grands ateliers, des manufactures considérables, nous pourrions presque dire de véritables firmes, correspondaient à ce que nous appelons de nos jours la grande industrie ». Près de Toulouse, un atelier de tissage occupait de 200 à 300 personnes; des fonderies importantes existaient dans le Nord, notamment à Namur; de véritables usines de céramique et de verrerie rassemblaient des centaines de travailleurs. Assurément, elles ne ressemblaient pas aux nôtres; les machines étaient encore rudimentaires. Ce n'est pas que l'esprit d'invention fut peu développé. Archimède n'était pas inférieur aux ingénieurs des temps modernes. Les travaux considérables entrepris pour la création et l'aménagement des ports témoignent d'ailleurs de l'habileté des techniciens de la Grèce et de Rome. Mais on n'avait que peu d'intérêt à multiplier et à compliquer des machines qui eussent été mues à bras.

Lorsque l'Occident commença à échapper au morcellement politique et au confinement économique du moyen âge, nous avons vu que ce sont les marchands qui provoquèrent la renaissance de l'industrie à large débouché. Mais cette industrie s'exerce principalement à domicile. La manufacture ne s'établit que lorsque des circonstances locales, antagonisme des corporations, par exemple, obligent à recruter et à grouper le personnel en dehors des villes. Chez nous, le pouvoir royal la favorise par la concession de privilèges et de monopoles.

Souvent la manufacture naît sous l'influence de nécessités techniques, sans que l'intervention du machinisme entre en ligne de compte. « Un exemple typique nous est fourni par l'impression sur toile, on voit la concentration industrielle s'opérer de bonne heure sur une vaste échelle, sans qu'il y ait eu intervention du machinisme proprement dit... Les conditions techniques de la fabrication nécessitaient l'immobilisation d'importants capitaux : la réunion des ouvriers en ateliers, et la division du travail entre eux... Il faut des terrains étendus pour le blanchiment des toiles, de vastes bâtiments pour les ateliers, de grandes pièces pour le séchage... La société du célèbre Oberkampf, en 1789, a un capital social de près de 9 millions et ses bénéfices en 1792, atteignent 1.581.000 livres. Et cependant l'impression mécanique ne commence à fonctionner qu'en 1797 ».

A cette époque, comme dans l'antiquité, le génie inventif serait à même de fournir des machines perfectionnées. Le constructeur de l'horloge de Strasbourg, plus tard le savant Vaucanson, produisaient des merveilles d'ingénierie. Pourtant le capitalisme marchand s'en tenait le plus souvent au travail à la main, à l'atelier domestique ou tout au moins peu nombreux qui dispersait les exploités et entravait les coalitions. D'autre part les grosses fortunes ne se réalisaient guère dans l'industrie, qui menait souvent à la ruine ceux qui la pratiquaient; elles avaient toujours leur source principale dans les spéculations financières et commerciales.

D'où vient que la situation se soit si complètement modifiée dans la première moitié du XIX^e siècle ? L'industrie manufacturière existait dès la plus haute antiquité et pourtant il serait paradoxal de prétendre que notre capitalisme industriel est tout simplement son héritier. Quel facteur nouveau est intervenu pour le mettre au premier plan et modifier si profondément la structure de la société ?

Nous avons simplement mentionné dans un numéro précédent un passage du *Capital* de Marx, sur lequel nous nous proposons d'appeler plus spécialement l'attention. En effet l'analyse de ce passage et la critique des erreurs qu'il contient nous éclaireront sur le véritable caractère du capitalisme industriel moderne.

Au chapitre IX du *Capital*, Marx se propose de démontrer que : « Le taux de la plus-value est l'expression exacte du degré d'exploitation de la force de travail par le capital ou du travailleur par le capitaliste. » Il précise, en note, que : « Le taux de la plus-value n'exprime pas la grandeur absolue de l'exploitation, bien qu'il en exprime exactement le degré. » A 5 heures de travail nécessaire et 5 heures de surtravail, correspond un degré d'exploitation de 100 p. 100 de même qu'à 6 heures de travail nécessaire et 6 heures de surtravail, mais dans ce dernier cas la grandeur de l'exploitation passée de 5 à 6 s'est accrue de 20 p. 100. »

Que représente le taux de la plus-value ? Où a-t-il sa source. Marx nous dit : Le capital constant consommé dans l'acte de la production sous forme d'usure de machines, de matières auxiliaires et de matières premières, réapparaissant dans le produit sans lui ajouter de nouvelle valeur, peut être éliminé dans le calcul pour trouver le taux de la plus-value, on le pose égal à zéro. Le capital variable consacré à l'achat de la force de travail étant au contraire le créateur de la plus-value, il est évident que c'est le rapport de la plus-value au capital variable qui détermine le taux de cette plus-value, plus-value qui est représentée d'autre part par l'excédent de la valeur du produit sur la valeur de ses éléments, ou le revenu du capital engagé dans l'entreprise.

Marx éclaircit sa théorie au moyen d'un exemple que nous allons reproduire in-extenso d'après l'édition primitive de Maurice Lachâtre, en transformant les unités de mesure comme l'a fait Paul Lafargue dans les extraits qu'il a publiés, et en corrigeant une erreur matérielle. Il va sans dire qu'il s'agit de francs-or et de valeurs de l'époque, 1871.

« Entrons dans une filature : Les données

suivantes appartiennent à l'année 1871 et m'ont été fournies par le fabricant lui-même. La filature met en mouvement 10.000 broches, file avec du coton américain des fils n° 32, et produit chaque semaine une livre (453 gr. 6) de fils par broche. Le déchet du coton se monte à 6 p. 100. Ce sont donc par semaine 10.600 livres de coton que le travail transforme en 10.000 livres de fils et 600 livres de déchets. En avril 1871, ce coton coûtait 0 fr. 806 par livre et par conséquent pour 10.600 livres, la somme ronde de 8.550 francs. Les 10.000 broches, y compris la machine à filer et la machine à vapeur, coûtent 25 francs la pièce, c'est-à-dire 250.000 francs. Leur usure se monte à 10 p. 100 = 25.000 francs, ou chaque semaine 500 francs. La location des bâtiments est de 150 francs par semaine. Le charbon (1 kg. 800 par heure et par force de cheval, sur une force de 100 chevaux donnée par l'indicateur et 60 heures par semaine, y compris le chauffage du local) atteint par semaine le chiffre de 11 tonnes (il s'agit sans doute de tonnes anglaises, mais la différence est faible) et à 10 fr. 60 par tonne, coûte chaque semaine 116 fr. 60; la consommation par semaine est également pour le gaz de 25 francs, pour l'huile de 112 fr. 50, pour toutes les matières auxiliaires de 250 francs. La portion de valeur constante par conséquent de 9.450 francs. Puisqu'elle ne joue aucun rôle dans la formation de la valeur hebdomadaire, nous la posons égale à zéro.

« Le salaire des ouvriers se monte à 1.300 francs par semaine; le prix des fils à 1 fr. 275 la livre, est pour 10.000 livres de 12.750 francs. La valeur produite chaque semaine est de 12.750 — 9.450 francs soit 3.300 francs. Si maintenant nous en déduisons le capital variable (salaire des ouvriers) de 1.300 francs il reste une plus-value de 2.000 francs. Le taux de la plus-value est donc le quotient de 2.000 par 1.300 ou 153,84 p. 100. Pour la journée moyenne de dix heures par conséquent, le travail nécessaire est 3 heures 31 trente-troisièmes, et le surtravail de 6 heures 31 trente-troisièmes. »

On remarquera la minutie des détails. Pourtant il manque un renseignement important, le nombre et la qualification des ouvriers, ce qui dans la discussion nous obligera à faire une supposition. Il y a, d'ailleurs, une omission, ou mieux une confusion bien plus grave, car si elle ne ruine pas totalement l'argumentation de Marx, pour l'époque où il écrivait, elle la rend de moins en moins valable de nos jours.

Marx, dans l'exemple que nous venons de citer, ne fait aucune distinction entre le charbon qui sert au chauffage de l'atelier et celui qui est utilisé pour les machines motrices. C'est méconnaître singulièrement la valeur de l'énergie fournie par la combustion.

Eu égard à la nature de l'industrie choisie qui requiert plutôt une température tiède et humide que froide et sèche, admettons que sur les 11 tonnes hebdomadaires trois aient servi au chauffage, il en reste huit pour la puissance motrice, représentant dans les six jours de la semaine 8.000 journées de travail de simples manœuvres, si le rendement du générateur est de un dixième, comme il l'était généralement à l'époque. Ces 8.000 manœuvres reviennent à 85 francs.

D'autre part, le salaire des ouvriers réels se monte à 1.300 francs. D'après un tableau donné par Charles Grad, en 1880, à Manchester, l'ouvrier de filature était payé de 2 fr. 80 à 5 fr. 90, faute de précision prenons un chiffre intermédiaire, au-dessous même de la moyenne, soit 4 francs par jour ou 24 francs par semaine, nous aurions eu dans l'usine 54 ou 60 ouvriers. La semaine aurait représenté au plus 360 journées d'ouvriers réels.

Mais le travail de nos 8.000 manœuvres n'est que de la force motrice brute; les machines opératrices en absorbent une part en transmissions, frottements, inertie, temps perdu, supposons qu'elles n'en rendent que le cinquième, ce qui est certes inférieur à la réalité, il nous reste 1.600 ouvriers mécaniques collaborant avec 360 ouvriers réels chaque semaine; ou, en fait, présents chaque jour 60 des premiers pour 260 des autres; la proportion serait d'environ un à quatre.

En France, on calculait, en 1880, que la puissance motrice tirée de la houille correspondait journellement à un travail supérieur à celui de toute la population valide du pays, et, comme, parmi celle-ci un quart au plus est employé dans l'industrie mécanique, nous retombons sur la même proportion.

Il nous est difficile d'admettre que le flateur mentionné par Marx ait tiré tout son profit des 60 ouvriers payés 1.300 francs et rien des 260 payés 85 francs. La conclusion à déduire de son exemple est simplement qu'ayant vendu 12.750 francs ce qui lui avait coûté 9.450 il a gagné 3.300 francs.

Mais aussitôt une objection se présente qui va nous montrer qu'il s'agit moins de rejeter que de rectifier l'allégation de l'économiste socialiste. Comment se fait-il que le flateur qui dispose presque gratuitement du travail de 260 ouvriers ne s'enrichisse pas plus rapidement par comparaison avec le manufacturier antérieur de quelques décades qui n'employait que la main d'œuvre humaine ? C'est que ni lui, ni les manufacturiers qui prennent la suite de ses opérations, tisseurs dans le cas particulier, ne sont seuls à tirer profit de l'énergie gratuite. Un grand nombre d'intéressés, commissionnaires, voutiers, marchands de gros et de détail partagent avec lui cette plus-value qui ne vient pas de l'homme. Enfin, il y a la concurrence qui fait qu'une notable partie en revient au consommateur, ainsi qu'en témoigne l'abaissement du prix des marchandises au moment de l'introduction du machinisme.

La spoliation du travailleur de chair et d'os n'atteint peut-être pas le taux que lui assignait Marx; mais nous allons voir que si elle n'est pas aussi grande et ne s'opère pas si directement, elle n'en est pas moins cruelle, ni moins insupportable.

Tout d'abord il est clair que les 60 ouvriers réels étaient fatalement amenés à se coaliser lorsqu'ils prenaient conscience de l'exploitation à laquelle ils étaient soumis. De bonne heure l'industrie a connu les coalitions et les grèves. Dans l'imprimerie française, par exemple, toute la période de 1539 à 1571, ne fut qu'une suite de grèves, suscitées par les mêmes causes que de nos jours : révolte des ouvriers contre l'em-

ploi de la main-d'œuvre payée au-dessous du tarif, insuffisance des salaires, abus du *truck system*; durée trop longue de la journée de travail. Mêmes moyens aussi : caisses de grève; manifestations, *picketing*, (H. Hauser).

Mêmes procédés de résistance du patronat : alliance avec l'Eglise; la compagnie du Saint-Sacrement constituée des compagnonnages à la fois soumis à l'Eglise et au patronat, des syndicats *jaunes*; enfin, appel à la force publique.

Chose remarquable, depuis longtemps, « l'association ouvrière dépasse parfois le cadre national. Les documents ne nous permettent de l'affirmer que pour une profession. M. des Marez a publié de curieuses correspondances qui établissent l'entente entre les chapeliers bruxellois et ceux de quelques villes flamandes avec leurs collègues parisiens avant la Révolution. » (H. Hauser.) Le cas n'était sans doute pas exceptionnel.

Mais comment se coaliser avec l'homme-machine, le *Robot* américain, qui tire sa substance des entrailles de la terre ? C'est la masse de ces ouvriers muets, sans pensée, sans volonté propre qui constitue la véritable armée de réserve au service du capitalisme industriel. La situation matérielle du producteur s'est sans doute, comme nous l'avons noté, améliorée grâce au progrès mécanique, mais elle est devenue plus instable. Les concurrents amenés par l'accroissement de la population, ne faisaient que lentement leur apparition dans l'atelier. Les hommes-machines surgissent à l'improviste à l'appel du patron et jettent à la rue les occupants.

Du reste, ce qui est intolérable, ce n'est pas tant la différence absolue des niveaux de vie que la dénivelation relative. Or cette dernière s'est accrue d'abord en raison de l'énorme pouvoir de consommation que la main-mise sur les ressources du sous-sol, procure à la classe capitaliste, et par l'usage qu'elle en fait en détournant l'activité des travailleurs de l'usine ou de la terre de la production des denrées de première nécessité vers celle des objets de luxe.

Les économistes font remarquer que si, en France, on répartissait également le revenu total du pays cela ne donnerait à chaque famille que 2.500 francs-or ou 12.500 francs-papier. C'est peu en apparence; mais il n'y aurait plus les mêmes possibilités de méseuser du travail. Il y aurait moins de palais, mais par contre moins de taudis, moins de manteaux de fourrure et plus de chauds vêtements de laine.

Aujourd'hui le capitalisme industriel entre dans une nouvelle phase. Fusionnant avec le capitalisme financier, se dégageant par là de plus en plus de toute considération d'intérêt général, ne voyant plus dans la production une fin utilitaire, mais uniquement un moyen d'enrichissement et de domination, il devient encore plus malaisé qu'au siècle dernier. Nous avons dit qu'une partie du bénéfice tiré de l'utilisation des forces naturelles (houille blanche, aussi bien que houille noire) restait aux mains d'intermédiaires et arrivait même jusqu'au consommateur. Le potentiel de l'industrie devait chercher à récupérer le profit qui lui échappait.

Pour y parvenir il fallait concentrer l'industrie et mettre un terme à la concurrence.

Le premier moyen qui s'offrait était de rassembler dans une même entreprise, l'extraction ou la culture de toutes les matières premières et toutes les catégories d'opérations aboutissant à l'achèvement d'une série cohérente de produits : Houillères alimentant les hauts fourneaux et les générateurs, mines de fer, chutes d'eau et machines fournissant l'éclairage, tréfileries pour obtenir les conducteurs et câbles métalliques, bois pour le boilage des mines, et par suite, aménagement de forêts, production de papier, impression de journaux, voies ferrées pour transports, etc. C'est là la concentration verticale. Elle nécessite la réunion d'immenses ressources. Le capitaliste devait être à la fois industriel et financier. Le profit promettait d'être énorme car toute concurrence était abolie. Mais, prendre ainsi en main une aussi grosse fraction de la vie économique est une tâche qui excède les capacités d'un homme et même de quelques hommes. Ceux qui ont tenté de l'assumer ont succombé sous ce fardeau, tel Hugo Stinnes en Allemagne.

La concentration horizontale qui réunit seulement toutes les industries de même nature, extraction de houille, d'une part, métallurgie d'autre part, puis à côté, la fabrication des produits chimiques, etc., n'exige pas au même degré une compétence universelle. Elle supprime la concurrence entre les industries similaires. Que faut-il encore pour la supprimer entre celles qui sont différentes ? Il suffit qu'une poignée d'hommes ait la haute main sur les conseils d'administration de toutes les entreprises fractionnaires; celles-ci se fourniront mutuellement les matières premières ou les produits à demi-finis qui leur sont nécessaires, et ce sont ces hommes d'affaires qui ont apporté les capitaux qui s'approprièrent toute la plus-value tirée de l'usage d'une monstrueuse machinerie.

Pourront-ils pousser leur exploitation jusqu'à la limite ? Non. Plusieurs obstacles les arrêtent. L'homme-machine ne produit que de l'énergie brute, moins directement utilisable que celle que fournit le manœuvre le moins qualifié. Pour qu'elle puisse rivaliser avec l'ouvrier dont l'ingéniosité et l'adresse ont su pourvoir aux exigences si variées de la civilisation moderne, il faut adjoindre à la machine motrice une multitude de machines opératrices dont les organes délicats et savamment ajustés exigent l'attention constante d'une main-d'œuvre intelligente, exemple de toute tendance routinière, attentive à tous les perfectionnements possibles. Les créateurs de cet outillage de précision sont des auxiliaires indispensables à la classe capitaliste. Pour les recruter, les instruire, se les attacher, elle doit consentir des sacrifices. Elle tend donc à diviser les producteurs en deux catégories. Les uns hautement qualifiés dont elle fera les complices incoincents de ses exactions en les rémunérant largement. Les autres, serviteurs de la machine, condamnés à une besogne abrutissante qui les fera rétrograder au niveau de l'animalité, voués à la misère une fois leurs forces épuisées. C'est là mettre en péril toute notre civilisation.

Les prétentions du capitalisme rencontrent encore une autre barrière. Sa fortune repose sur l'exploitation monopolisée des forces naturelles. Pour se réaliser cette fortune doit se transformer en marchandises qu'il faut écouler. Exploiter les acheteurs possibles du travail qui pourvoit à leurs besoins, c'est abolir leur pouvoir d'absorption, restreindre le marché, tarir la source du profit. Le capitalisme industriel-financier est engagé dans une impasse. Son triomphe serait sa mort; mais auparavant il aurait corrompu la société.

L'usage a fait donner le nom de *revenu* au profit qui vient, au moins pour une part, du travail de celui qui le perçoit; l'industriel du siècle passé, en ce sens, jouissait d'un revenu. On

EST-CE LA GUERRE ?...

C'est devant un public nombreux et attentif que notre ami Sébastien Faure exposa les raisons qui l'ont poussé à traiter ce sujet dont l'importance est capitale.

« La guerre est-elle possible ? »

Sébastien Faure démontra avec des arguments irréfutables que non seulement elle est possible, mais que jamais les causes de conflit armé n'ont été aussi nombreuses.

Jamais les antagonismes financiers ne se sont fait jour avec une telle acuité; le Traité de Versailles a multiplié les raisons de dresser les nations les unes contre les autres. Il faut aussi faire entrer en ligne de compte la faillite prochaine des dictatures de toutes sortes qui se sont installées en Europe et qui peut amener les dictateurs à chercher une diversion dans la guerre.

Que sera la prochaine dernière guerre ?

Elle ne revêtira point les mêmes aspects que celle de 1914 à 1918 qui fut pourtant féconde en carnages et occasionna des centaines de milliers de morts. La prochaine guerre sera aéro-chimique. Et Sébastien Faure cita des extraits de l'enquête que mène fort à propos, dans le journal le « Soir », Victor Méric.

Mais il ne suffit pas de dénoncer les dangers de la guerre, il faut chercher un moyen d'éviter le massacre.

Reprenant la formule : arbitrage, sécurité, désarmement, Sébastien Faure dit que c'est le dernier terme : désarmement, qui doit être appliqué tout de suite.

Il faut qu'une nation prenne l'initiative du désarmement total, et cette nation ne peut être que la France.

Certes, Sébastien Faure ne se fait pas d'illusions sur la bonne volonté des gouvernants, mais quand ils se seront rendus compte qu'ils seront, lors de la prochaine guerre, aussi exposés, sinon plus, que les combattants, et sous la pression d'une opinion publique constamment alertée, peut-être en viendront-ils à cet unique moyen.

Je ne puis, malheureusement, la place dans ce numéro m'étant mesurée, citer tous les arguments développés par notre camarade. Ce que je puis affirmer, c'est que l'auditoire les comprit et ne ménagea pas ses marques d'approbation.

Le camarade Pierre Besnard, de la C. G. T. S.-R., après avoir déclaré, comme Sébastien Faure, que la prochaine guerre serait aéro-chimique et n'épargnerait personne, souligna ce point de vue qu'elle se déclencherait sans aucun avertissement préalable et qu'il faudrait y répondre par une grève générale expropriatrice.

Un jeune communiste déplora l'attitude des chefs syndicalistes et socialistes en 1914. Son discours, émaillé de « si », fut écouté, et si nous fûmes déçus, c'est qu'il ne fut nullement question de l'armée rouge ni des gaz de combat fabriqués en Russie.

Le camarade Rauzé vint opposer à la guerre, la thèse de l'objection de conscience.

Sébastien Faure répondit amicalement à Besnard que, pour répondre à la guerre par la grève expropriatrice, il faudrait tout au moins que cette guerre fût déclarée. Or Besnard nous a dit qu'elle serait déclenchée à l'improviste et qu'elle anéantirait tout !

Quant au jeune communiste qui s'est contenté de formuler des « si » et des « mais » sans apporter de proposition concrète, il n'était pas utile de répondre longuement.

Au sujet de l'objection de conscience, Sébastien Faure manifesta toute l'admiration qu'il éprouve pour les objecteurs. Mais, aussi beau que soit leur geste, il n'en a pas moins qu'une valeur individuelle. Quelques centaines d'objecteurs de conscience, voire quelques milliers ne suffiront pas à empêcher le cataclysme.

Un auditeur ayant demandé à l'orateur comment il pouvait concevoir une société sans organisation autoritaire, Sébastien Faure répondit que ce sujet mériterait de trop longs développements qu'il condenserait d'ailleurs dans une prochaine conférence qui aura lieu au Théâtre de Belleville et qui aura pour titre : « La Société future ».

En résumé, une belle soirée de propagande. Et il faut féliciter Sébastien Faure pour l'exemple qu'il donne ainsi à certains « moins de quarante ans » dont la fatigue et le scepticisme n'attendent pas le nombre des années.

P. M.

P.S. — Nous ne connaissons pas le sujet que traitera vendredi prochain, au Théâtre de Belleville, notre camarade, mais nous tenons à prévenir les compagnons que cette conférence aura lieu.

Groupe Régional de Bezons

POUR LES PROSCRITS

Samedi 22 novembre, grande salle municipale, à Houilles

GRAND MEETING

contre la machination policière de Sartrouville et en faveur de Pons, Blanco et Berneri et de tous les exilés. Nous donnerons, dans le prochain numéro, les noms des orateurs qui prêteront le concours à cette démonstration contre le régime de la ficelle.

Le Groupe de Bezons.

réserve le nom de *rente* au profit que l'on tire de l'exploitation d'un bien-fonds ou d'une hypothèque sur l'avoir social, c'est-à-dire de la plus-value fournie par le travail de forces naturelles ou sociales. Aussi le capitalisme industriel prend-il de plus en plus le caractère de caste bénéficiaire d'une rente. Est-ce pour lui une garantie de pérennité ? En aucune façon. En étudiant la rente foncière, nous verrons que celle-ci s'amointrit progressivement. Il en sera de même de la rente capitaliste. Cela serait de nature à nous rassurer, si à l'inverse de ce qui se passe pour la terre, cet amoindrissement ne correspondait pas à un gaspillage irrémédiable des ressources de la collectivité.

G. GOUJON.

LA VOIX DE PROVINCE

Adresser ce qui concerne la « Voix de Province » à Pierre Lentente, au « Libertaire », 186, boul. de la Villette, Paris (19).

TOULOUSE

Bravo ! les Tramways

Le syndicat confédéré de la T. C. R. T. avait, par voie d'attaches, convié la population toulousaine, à un meeting de protestation qu'il organisait à la Bourse du Travail, le samedi 8 novembre.

Comme de juste, nous y sommes allés pour voir l'attitude que prendrait le syndicat devant le fait pour lequel il avait fait appel à la population toulousaine. En effet, il se passait dans les services de cette administration, la T. C. R. T., un scandale très grave au point de vue syndical. Le directeur de cette Compagnie avait révoqué, sans motif apparent, un camarade parce qu'étant syndicaliste.

Cela ne nous étonne pas outre mesure, connaissant, par les orateurs ayant pris la parole à ce meeting, la présence, dans le Conseil d'Administration de cette société, des Administrateurs de la T. C. R. Parisienne et, particulièrement, de M. Mariage, le requin des sociétés de Transports en Commun.

Allons au fait : la Direction avait donc révoqué ce camarade parce qu'étant syndicaliste, et, par surcroît, un militant. Le bureau syndical saisi de cette affaire, avait nommé une délégation pour protester auprès de la Direction contre ce renvoi arbitraire, cette atteinte à la liberté de conscience, pour en demander les raisons et exiger la réintégration de ce camarade.

La Direction, dans cette entrevue, dit à la délégation que ce renvoi avait été motivé du fait que cet employé n'avait pas rempli à leur désir, aux conditions d'embauche. Pourquoi ? Parce que ce camarade avait omis de faire mention, dans son « curriculum vitae », de sa révocation des chemins de fer à la suite des grèves de 20. Alors, dit-elle, il y a abus de confiance de la part de cet employé vis-à-vis de la Compagnie.

Dans cette affaire nous sommes obligés d'enregistrer avec satisfaction l'attitude énergique du bureau syndical qui, devant le fait accompli, dit à la Direction : « Si nous n'avons pas satisfaction le samedi 8, nous cessons le travail dans tous les services le dimanche 9 ». Et cela avait été porté à la connaissance des pouvoirs publics.

Cette situation ferme, à laquelle sont peu habitués les syndicats de Toulouse, a obligé la Direction à capituler et à accepter la réintégration de ce camarade pour le lundi 10 novembre.

C'est à ce meeting a pris la parole Guinchard, secrétaire de la Fédération confédérée des Transports ; il s'est appesanti profondément, dans son exposé, sur cette victoire morale du syndicat qui, à son avis, est de beaucoup préférable ; et nous sommes d'accord avec lui, aux victoires purement matérielles. Il a fait ressortir aux camarades de la T. C. R. T., quant à leurs revendications pour les salaires, qu'ils doivent lutter énergiquement pour l'abolition des échelles de traitement qui sont une ignominie et iniques, car, dit-il : « A travail égal, salaire égal ».

En effet, si nous examinons ce problème, nous devons constater que tous les travailleurs, quels qu'ils soient, ont droit à la vie. Donc, il ne doit pas y avoir de différence de salaires entre un employé qui a 18 ans de service et celui qui n'en a que 3 ou 4, leurs besoins sont les mêmes.

Il a été encore dit, par le secrétaire du syndicat de Toulouse, que l'action de l'organisation ne s'arrêtera pas simplement à la réintégration du camarade révoqué, mais que le syndicat doit encore exiger le paiement intégral des journées perdues par ce travailleur du fait de sa révocation.

En résumé, cette réunion a démontré que le syndicalisme peut et doit par son action, arracher à nos exploitateurs un peu plus de mieux-être et de liberté dans les conditions d'existence et dans le travail. Nous devons encourager ce syndicat qui, quoique inféodé à la Bourse du Travail, malheureusement ce n'est une constatation, est le seul à Toulouse qui, par sa position virile et énergique a prouvé que le principe de solidarité ouvrière n'est pas un vain mot et que, par une organisation homogène, l'on arrive à d'heureux résultats.

Il est évident que nous sommes encore loin du syndicalisme révolutionnaire, mais enfin, quoiqu'en dise certaine centrale — la C. G.

T. U. — ceci est une victoire vraiment syndicale.

C'est pourquoi, camarades des tramways, vous devez persévérer dans votre action, en marge de tout parti politique pour acquérir un peu plus de bien-être et de liberté.

V. Nan.

ANGERS

Conférences antireligieuses

Les groupes d'Etudes Sociales d'Angers et Trélazé organisent, en accord avec l'U.P.A., plusieurs conférences antireligieuses sur le sujet suivant : « Les crimes de l'Eglise », sujet traité par le camarade Nemo.

Le mercredi 5 courant avait donc lieu la première de ces conférences à Saint-Barthélemy-d'Anjou, petite commune située à quelques kilomètres, et où le curé, très combatif, veut faire son petit dictateur, son inquisiteur au petit pied.

Bref, malgré un temps affreux, de la pluie torrentielle depuis le matin, cinquante personnes vinrent à la conférence. Ce fut un succès dans une commune de quelques centaines d'habitants. Au préalable, nous avions invité par lettre le curé à venir apporter la contradiction. Il s'en garda bien et envoya à l'organisateur une lettre qui, dans une ironie grossière et véhémente, pouvait échauffer de venir troubler sa digestion à la porte même de son église. Non content d'avoir envoyé cette lettre, il fit éditer des affiches mensongères et grotesques qu'il fit apposer la nuit par ses pousseurs de sacristie pour couvrir les nôtres.

Nemo fit son exposé bourré de faits historiques sur les crimes commis par l'Eglise depuis les débuts du christianisme jusqu'à nos jours : les croisades, la Saint-Barthélemy, l'inquisition, etc. Précisant dates et lieux, il nous fit un exposé de la vie des papes et des crimes commis par ceux-ci.

Pas de contradiction à l'appel. Les farouches insulteurs de nos camarades libres-penseurs de cette localité avaient oublié de venir. En somme, bonne réunion. Nous espérons que la prochaine sera mieux organisée et les auditeurs plus nombreux encore pour écouter : « L'Eglise et la guerre », sujet traité par notre camarade Michaud.

La deuxième conférence eut lieu à Trélazé, le jeudi 6. Il est déplorable, dans un centre comme celui-ci de voir le peu d'empressement, le peu d'enthousiasme des militants eux-mêmes. Une soixantaine de présents, des lors qu'au moins 150 militants existent dans cette localité. Vraiment, Trélazé ne fait guère honneur à son passé révolutionnaire, surtout que la salle semble devenue, sous la poussée des cléricaux, inaccessible aux organisations révolutionnaires, politiques ou autres. Camarades Trélazéens, il faut vous remuer ; c'est votre faute si cette salle vous échappe ; vous vous désintéressez de tout. Ne vous réveille-t-elle pas lorsqu'il sera trop tard ?

Donc, 60 camarades environ. Nemo fait l'historique des crimes de l'Eglise, toujours avec précisions, dates et lieux ; il démontre combien l'Eglise a un passé de sang, de crimes, de fourberie et de mensonges. Là encore pas de contradiction. Absence totale des défenseurs de l'Eglise.

La troisième eut lieu à Angers, le samedi 8, à 8 h. 30, même sujet. Nemo, devant un public de 200 personnes, refait son exposé. Auditoire attentif, bonne salle et qui, si les tracts étaient arrivés à temps, s'il n'y avait pas eu depuis près de huit jours un temps épouvantable et enfin si cela n'avait pas été un jour de spectacle, notre auditoire aurait été le double.

L'auditoire fut satisfait — il nous l'a montré — des deux conférences déjà faites ; il saura faire son possible pour grossir la prochaine fois.

Contre les tyrans en soutane. Contre la vermine noire et tous leurs soutiens, redoublons d'efforts et rendez-vous à la prochaine.

Bonnaud.

ORLEANS

Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans. — Samedi 22 novembre, à 20 h. 30, salle Har-douineau

« LE PARLEMENTARISME ET LA QUESTION SOCIALE » par LOREAL

Les défenseurs de tous les régimes autoritaires sont invités à la contradiction.

Prière de l'ignorant

Je ne sais si nous sommes créés pour une fin quelconque ou si nous « sommes » par le fait du hasard.

J'ignore aussi si un Dieu ou des dieux se recréent de nos souffrances et se moquent de l'imperfection de notre être. Si tel était la réalité, elle serait horrible.

A qui la faute si les faibles sont faibles, les malades sont malades et les insensés privés de la raison ?

Si nous sommes faits avec préméditation et dans un but et que notre imperfection nous empêche d'atteindre ce but, cette imperfection ne peut nous être reprochée ; les défauts ne sont pas imputables à l'œuvre, mais au créateur.

Ce que d'autres prétendent savoir de ce Dieu m'est indifférent, je ne le comprends pas ! Pourquoi se révéler à d'autres et pas à moi ? Cet enfant est-il plus cher au père qu'un autre ? Tant qu'un homme ignorera ce Dieu, ce sera une calomnie que d'y croire.

L'enfant qui implore vainement le père ne fait pas de mal ; le père qui entend indifférent la plainte de son enfant est cruel ; et plus belle est la pensée qui dit : « Il n'y a pas de père » que la religion qui dit : « Il y a un père, mais pour son enfant, il est sourd ».

Peut-être serons-nous un jour plus savants, peut-être un jour saurons-nous qu'il existe, qu'il nous protège et que son silence avait une cause et une raison d'être. Eh bien ! ce jour-là seulement le temps de « croire » sera venu, mais pas avant... pas maintenant.

Dieu serait attristé en découvrant que nous l'avons adoré sans motif et c'est folie que de vouloir éclairer l'ignorance du présent par une lumière qui ne brille pas encore.

Le servir ? Folie ! S'il l'eût désiré, il eût révélé comment il l'entendait ; il est absurde qu'il attende de l'homme adoration, services, louanges, alors qu'il nous laisse dans l'incertitude quant à la manière de le faire. Si nous ne servons pas Dieu selon ses désirs, c'est sa faute et non la nôtre. En attendant que nous soyons plus sages, le bien et le mal sont-ils un ? Je ne vois pas en quoi Dieu nous sert pour trancher ce qui est bien de ce qui est mal ; au contraire !

Je désirais ardemment connaître les volontés pour les accomplir, non pas par crainte, non pas dans l'espoir d'une récompense, mais comme l'enfant accomplit les désirs d'un père, par amour.

Tu te tus et toujours tu te tus. Je criai, je languis après l'instant où je saurai que tu existes. Alors je te demandai : « Père, pourquoi n'aurais-tu pas plus tôt montré à ton enfant qu'il avait un père et qu'il n'était pas seul dans la lutte, la lutte pour le droit et l'humanité ? Ou bien étais-tu certain que j'allais accomplir tes volontés sans les connaître ? Que moi, ignorant ton existence, je te servais comme tu entends l'être ? Serait-ce vrai ? Réponds, père, réponds si tu es, réponds. Ne laisse pas ton enfant dans le doute. Père, ne sois pas sourd au sanglant « Lama Sabach-tani » !

Ainsi gémit l'ignorant à son calvaire volontaire et, rampant de douleur, il se lamente de ce qu'il altère.

Le sage qui sait tout, qui connaît bien son Dieu, raille le pauvre, plein de fiel, il jubile et, débordant de joie, il clame : « Ecoutez ! il appelle son père », puis il murmure : « Merci, Seigneur » de ce que je ne suis pas comme lui. Il écarte les psaumes. « Bienheureux celui qui n'est pas dans le mauvais esprit et ne parcourt pas l'immonde sentier du pécheur. »

Le sage se coule vers la Bourse et palpe ses espèces...

Le père se fait...

Oh ! Dieu ! il n'y a pas de Dieu !

MULTATULI.

ORIGINE DU DROIT

Ne pouvant pas épuiser tous les sujets, nous serons bref sur le chapitre des institutions communales, tout intéressantes qu'elles seraient à étudier dans leur simplicité primitive.

Le gouvernement que les tribus indigènes se sont donné pourrait être rangé au même droit, et parmi les autoritaires et parmi les démocratiques. La démarcation n'est pas rigoureuse entre le pouvoir du chef et celui du peuple ; le peuple se confond avec le chef et le chef avec le peuple. Tel chef se gère en autocrate, en *Key netto*, tel autre en simple exécutif de la volonté publique ; l'un se pose en tyran, l'autre en despote éclairé, celui-ci en monarchie constitutionnelle, celui-là en roi d'Yvetot. Quoi qu'il en soit, la communauté est fort respectée par son chef, quand elle est petite, d'autant plus qu'elle est petite. Cela s'explique. Dans les hordes composées de dix à cent familles, chaque nâle forme à lui seul une fraction du public ; ni sa voix, ni ses bras ne sont à dédaigner ; son opinion, ses désirs et sentiments seront toujours pris en considération dans les conseils de chef, les délibérations du Sénat et de l'assemblée populaire. Mais que pèse, que peut peser une monade humaine dans les nations modernes, dans ces Etats monstres composés de dix, vingt, trente, cinquante ou cent millions d'âmes ? L'individu, absorbé dans la masse, n'est plus qu'un grain de sable, qu'une goutte dans l'étag. Ce que perdent les particuliers est gagné par le pouvoir central, quelque nom qu'on lui attribue, monarche, protecteur, président, doge ou stathouder. Seul, le roi ou empereur compte vraiment en son Etat ; il est un être réel, en face de ses sujets dont la valeur n'est qu'abstraite et conventionnelle. La cité barbare, peuplée de citoyens effectifs, constitue un organisme vivant. Son mécanisme, composé essentiellement du peuple et de son chef, se complique bientôt d'un facteur intermédiaire : le Sénat, lequel se met à la remorque de celui-ci ou de celui-là. Les préférences de cet organe politique se tournent vers le chef qu'il s'applique à absorber, en attendant qu'il entreprenne le peuple. Selon les circonstances, le gouvernement se transforme en aristocratie militaire, oligarchie féodale, magma de gros censitaires, syndicat d'exploiteurs privilégiés de la fortune publique. Que viennent brocher par-dessus les sorciers, prêtres et faiseurs de pluie, brouillant temporel et spirituel, parbrouillant les affaires d'en haut et d'en bas, la petite tribu sera bouleversée par les mêmes complications qui agitent et troublent les Etats faisant grande figure sur la scène du monde.

Nos Khonds tendaient à se grouper en nation. Déjà se constituaient des confédérations formées de tribus qui se membraient et s'articulaient, contractaient des alliances offensives et défensives, obéissaient à un conseil suprême composé des chefs respectifs. Si tôt qu'elle fonctionnait, pareille confédération oblige ses ennemis et rivalisait à former des combinaisons opposées, mais de même ordre. Après de vaillantes campagnes, après de terribles batailles, dans lesquelles gagnants et perdants se couvraient de gloire, les vaincus sont rendus tributaires, et, pour les maintenir dans la soumission, les vainqueurs restent sous les armes, serrent les rangs, s'astreignent à la même discipline que pendant la bataille, et, après quelques générations, le groupe national a gagné de la consistance et généralement adopté la forme monarchique. En Khondia, le chef habite au centre du village, dans la maisonnette qu'il surmonte le grand cotonnier planté par le prêtre. L'arbre est la demeure aérienne du saint patron, le temple de la divinité protectrice ; sa croissance et sa vigueur réagissent sur la population.

lution dont il est le symbole. Les indigènes sont notés pour l'attachement qu'ils portent à leurs chefs de clan, qu'ils n'ont aucune raison de redouter, aucune de jalouser. Patriarcale est l'idée qu'ils se font du pouvoir comme soutien de la justice, défenseur de la propriété, arbitre des conflits. Les différends sont portés devant le conseil des notables, qui prononcent l'arrêt, puis mangent du bon et boivent du meilleur aux dépens de la partie perdante. A la mort du cacique, ils acclament son successeur, le fils aîné le plus souvent, à moins qu'un frère ou tout autre ipidvide ne soit jugé plus digne. Quand les gouvernants ne se montrent pas trop au-dessous de leur tâche, le peuple que l'inconnu n'attire point, et qui innove le moins possible, le peuple s'en tient volontiers à la famille régnante. Les Khonds vénèrent un dieu terme. Chaque année, les clans s'assemblent sur une montagne, aspergent de sang le sommet, implorent du dieu soleil qu'il les maintienne tels qu'étaient leurs aïeux, le supplient de leur donner des enfants semblables à leurs pères. Tels quels, ils se trouvent parfaits.

Plusieurs tribus ont pris carrément — honnêtement, allions-nous dire — la profession du vol ; elles ne s'en cachent point ; leurs hommes brigandant sur les chemins et détroussant les gens en bonne conscience.

« Le pays nous appartenait. Des conquérants nous l'ont arraché. Les alléger, maintenant, de quelque bagatelle, ou serait-il mal ? Nous aurons beau faire, nous ne rentrerons jamais dans notre bien ! »

Curieuse circonstance : certains s'engagent comme policiers et gendarmes, louent leurs services pour surveiller, sur les routes et le long des clôtures, les agissements de leurs pères, les allées et venues de leurs oncles, frères et cousins : ce qu'ils font sans faiblesse et avec une exactitude irréprochable. Les familles se disjointent, les membres tirent au hasard ; les uns pour braconner, les autres pour faire le métier de garde champêtre. Pourvu qu'ils gagnent leur vie, ils n'imaginent point qu'il y ait vertu à défendre la propriété, crime à l'attaquer ; deux avocats plaident, l'un pour la veuve, l'autre contre l'orphelin, n'y mettent pas plus de bonhomie. Pas de sot métier, pourvu qu'il nourrisse son homme. Nul ne les blâme en un pays où les Brahmanes déclarent bonnes toutes les religions, pourvu qu'on les suive, ordonnent que chacun continue le métier de ses frères ; voleurs et pillards pour commencer.

Elie RECLUS.

(A suivre.)

SI NOUS VOULONS TENIR, IL NOUS FAUT DOUBLER, AVANT LA FIN DE JANVIER, LE NOMBRE DE NOS ABONNÉS.

ABONNEZ-VOUS !

FAITES ABONNER VOS AMIS !

Groupe des « Amis du Libertaire »

Nous demandons aux abonnés, lecteurs, sympathisants et amis du « Libertaire » de retenir la date du dimanche 30 novembre en matinée, où une conférence contradictoire aura lieu. La semaine prochaine, nous indiquerons le sujet ainsi que la salle où elle aura lieu.

Le groupe des Amis du « Libertaire » organise également, pour le 7 décembre, une matinée artistique.

Permanence du Groupe des Amis du « Libertaire » tous les samedis, de 4 h. à 7 heures, ou écrire à Henriette Royo, 186, boulevard de La Villette, métro Jaurès.

Les livres

Magdeleine Paz :

FRÈRE NOIR (1)

Oh ! la douloureuse, la navrante histoire que nous conte Magdeleine Paz (ex Magdeleine Marx) dans son nouveau livre ! Comme elle est peut-être faite pour nous enorgueillir d'appartenir à la race humaine et, aussi, combien elle nous fait mieux comprendre les hommes d'outre-Atlantique qui martyrisèrent Sacco et Vanzetti.

Ce n'est pas un roman, c'est un reportage. Mais quel reportage !

Après tant d'autres, Magdeleine Paz qui est allée en Amérique, a voulu nous donner ses impressions sur le pays du Dollar — mais combien elles diffèrent, par exemple, de celles de Duhamel.

Ce n'est pas une anticipation sur la vie future, la vie d'après le progrès de l'industrialisation outrancière des Yankees, non. C'est le récit émouvant d'une affreuse tragédie qui se joue depuis plus de trois siècles, tragédie où le sang coule à flot, où la misère, les larmes, la douleur, le crime ont une telle grandeur que part que l'on peut s'étonner que les victimes de ce drame effrayant eussent pu faire souche et grandir en nombre.

Jusqu'alors, quand un écrivain revenait des U. S. A., il passait en vitesse — quand il ne l'oubliait pas — sur le problème angoissant de la race noire.

Magdeleine Paz, avec son cœur sensible de femme, mais aussi avec la plume

accrue du pamphlétaire, nous donne une explication détaillée de ce qu'a été et ce qu'est encore la lamentable existence des Afro-Américains en ce pays de puritanisme, où la croyance en Dieu est un article de la Constitution.

Ah ! les protestants peuvent se plaindre d'avoir été traqués, emprisonnés, torturés, assassinés au début de la Réforme ! Ils peuvent nous parler de la Saint-Barthélemy et des Dragonnades des Cévennes ! Ils n'ont pas connu le quart — que dis-je ? — le dixième des souffrances et des crimes qu'ils font endurer à nos pauvres frères de couleur.

Leur Dieu de Miséricorde, leur Christ d'amour en ont fait commettre des atrocités en leur nom !

Magdeleine Paz nous conte d'abord comment, vers 1619, les bricks de la « Compagnie Royale d'Afrique » s'en allèrent vers la « Côte des Esclaves » chercher de la chair à souffrance, comment ces bandits arrachaient les nègres de leurs villages, les embarquaient dans l'entrepont des vaisseaux à destination des futurs Etats du Sud (Louisiane, Floride, Mississippi, Virginie) pour leur faire travailler les plantations de coton.

Puis, c'est le récit de l'esclavage auquel les nègres étaient soumis. C'est la description de la chasse à l'homme qui s'or-

ganisait pour rattraper les esclaves fugitifs, les ventes d'esclaves, les enfants séparés de leurs parents dès la sixième année... jusqu'au jour où, le 22 septembre 1862, le président Abraham Lincoln annonça que les esclaves seraient à jamais libres.

Hélas ! cette liberté qu'on leur accordait d'une façon tellement solennelle était, en réalité, une chose encore pire que le servage ! Du jour au lendemain, plus personne ne voulait employer de nègres. Ceux-ci, pour vivre, devaient accepter des travaux plus exténuants que ceux qu'on leur imposait jadis ; ils étaient payés avec des salaires de famine (quand on les payait !) ; ils devaient vivre parqués entre eux — les blancs ne voulant pas se confondre ni coudoyer les noirs, sauf quand ceux-ci étaient leurs domestiques.

C'est alors la ruée vers le Nord où les hommes de couleur espèrent avoir une vie meilleure. Mais, hélas ! les ouvriers blancs, voyant une concurrence possible, firent une lutte acharnée aux pauvres affranchis. Nulle part on n'accepte le voisinage des nègres : les hôtels, les hôpitaux, les écoles sont « pour les blancs », et il faut créer des institutions analogues pour les nègres — mais c'est partout, des conditions épouvantables qu'on leur fait. Car un nègre n'est pas un homme !

Les « bons » chrétiens blancs, même ; les adorateurs du Christ, ne veulent pas recevoir les nègres dans leurs églises. Il faut donc créer des églises et des pasteurs noirs. Belle application de la doctrine « aimez-vous les uns les autres » !

Mais le plus odieux n'est pas encore atteint. Voici mieux : En 1866, les protestants fondèrent le Ku-Klux Klan « pour le maintien de la suprématie blanche ».

Ecoutez-en la description :

Revêtus de caoutchoucs blancs, la nuit, ils défilent à la lumière des torches, envahissent les maisons, sortent de leur manteau la main jaune d'un squelette, la tendent au noir épouvanté ; si l'homme a le malheur de se montrer récalcitrant, il est aussitôt enlevé, emmené hors du village, et, dans la campagne déserte, il est châtié à coups de fouet,

ou encore déshabillé, le corps enduit de goudron et roulé dans la plume. Souvent il est voué à des supplices pires.

Si, à force de travail et de parcimonie il arrive à relever au-dessus de la misère, s'il semble à relever le nez », ou si, plus simplement, sa figure déplaît à un membre du klan, il reçoit des lettres de menaces, des pancartes sont accrochées nuitamment à sa porte, lui donnant quatre heures pour « déguerpier et débarrasser le pays ».

C'est encore l'application du lynchage. Créée par le juge Lynch pour suppléer à la « justice défaillante » envers les crimes des blancs, cette pratique eut vite fait de n'être plus qu'un nouvel instrument de torture pour les noirs. Ah ! quelles scènes épouvantables !

Mais, laissons encore parler Magdeleine Paz :

L'impitoyable loi de Lynch n'épargne pas les femmes : un fermier blanc de Géorgie refusait de payer ses gages arriérés à un noir. Un jour, on trouva le fermier tué à coups de revolver. Aucune trace du meurtrier. Ce ne pouvait être qu'un nègre, déclaraient les blancs. Ils décidèrent d'abattre tous les noirs qui, de près ou de loin, pouvaient avoir été en relations avec le présumé coupable. Parmi les hommes assassinés se trouvait un nommé Turner. On vint annoncer à sa femme, à un mois d'accoucher, la nouvelle de son décès. Folle de douleur, la malheureuse se repandit en sanglots et en lamentations, appelant la malédiction du ciel sur les auteurs du crime. La chose leur revint aux oreilles.

— Nous allons lui apprendre à vivre, à la damnée négresse !

La sachant en danger, des amis la cachèrent dans une maisonnette éloignée où, un dimanche matin, elle fut délogée par la foule. Les pieds attachés par une chaîne, elle fut pendue à l'arbre le plus proche, de l'essence et de l'humide répandue sur ses vêtements... une allumette...

Cependant qu'elle agonisait, des lazis et des rires s'élevaient dans la foule. Comme la vie palpitait encore dans le corps à demi-brûlé, un gentleman se détacha de l'assistance et, avec un couteau, ouvrit le ventre de la femme... Un corps d'enfant s'en échappa, roula à terre. Il fit entendre deux petits cris aussitôt étouffés : l'homme venait d'écraser, d'un coup de talon, la petite forme vagissante...

D'autres faits, aussi épouvantables, se déroulent journellement aux Etats-Unis. Et il faut, pour bien comprendre toute la

détresse des noirs, savoir que les hauts magistrats, les shérifs (officiers de police) sont à la tête de ces lynchages.

Les ouvriers blancs, même ceux organisés dans l'*American Federation of Labour*, se mêlent à ce concert d'imprécations contre les noirs.

A peine quelques hommes blancs trouvent barbare et inhumaine la « ligue de couleur » — mais ils se taisent prudemment, par crainte de représailles ou de peur de perdre leur situation sociale.

Même des gens d'opinion révolutionnaire, lorsque l'auteur voulut entamer la question des Afro-Américains, lui répondirent : « Méfiez-vous ! vous allez vous perdre, tout le monde s'y perd. La question n'est pas simple ».

D'aucuns nous parlent de la race juive. Mais tout le monde se tait sur l'atroce existence de la race noire aux Etats-Unis.

Et pourtant !...

Douze millions de noirs (le dixième de la population des U. S. A. ; plus du quart de la population de la France) sont traqués, spoliés, assassinés, traités comme on ne traite pas les chiens !

Nulle voix autorisée n'élèvera donc une protestation puissante en faveur de ces douze millions d'hommes ?

Parmi les écrivains en renom, nul ne lancera donc le cri d'alarme ?

Magdeleine Paz a osé, la première, rompre ce silence misérable. Elle a dévoilé dans son livre, qui est un véhément réquisitoire, des faits qui nous font rougir de honte. Remercions-la de son cri sincère de solidarité envers « frère noir », martyr de ces êtres sauvages, stupides et criminels que sont les hommes blancs qui n'approchent leurs frères de couleur que pour les réduire en esclavage ou pour les assassiner lorsqu'ils réclament leur liberté.

Louis LOREAL.

P.-S. — Quelques camarades me demandent où se procurer les livres dont je rends compte dans cette chronique. Je leur rappelle que le *Service de Librairie du Libertaire* peut les leur fournir — ainsi, du reste, que tous autres ouvrages.

(1) Edition Flammarion. 1 vol., 12 francs.

DANS LES SYNDICATS

C. G. T. S. R.

NOTE TRÈS IMPORTANTE

Le C. A. et le Bureau Confédéral avisent les militants et les organisations que E. Juhel, ex-sécretaire de la C. G. T. S. R. a cessé d'exercer toute fonction au sein de cette Centrale Syndicale.

Il a été remplacé automatiquement par le camarade Robinet, secrétaire adjoint.

En conséquence, adressez la correspondance destinée à la C. G. T. S. R. à Robinet, 4, villa Victor-Hugo, Rosny-sous-Bois (Seine). Bien prendre note que le C/C Paris 1441-43, E. Juhel n'existe plus.

P. la C.A. et le Bureau de la C.G.T.S.R., Le secrétaire : ROBINET.

Gardez-vous de vieillir

Un groupement dont le but est de défendre le pain des vieux travailleurs et qui a son siège dans une préfecture d'un département de l'Est, nous fait parvenir un « appel » en nous demandant de vouloir bien l'inscrire dans notre programme.

Dans son exposé le « factum » déclare la carence des gouvernants en faveur des vieux de 65 ans et plus.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous sommes intéressés des « vieux » et lorsque le syndicalisme était encore majeur, surtout dans le Bâtiment, nous avions exigé et obtenu d'un patronat plus que combatif, l'emploi des vieux sur les chantiers et un salaire égal aux autres compagnons de la même corvée.

Les jeunes gens montraient quelque fierté, en toute camaraderie, à apporter leur assistance à la défaillance musculaire des vieux. Malgré cela, les vieux restaient écartés des marchés du travail et en étaient réduits à végéter, c'est là la raison qui fit que les gouvernants d'alors firent voter les fameuses « Retraites pour les morts », 75 centimes à 65 ans, avec, bien entendu, la contribution de l'intéressé.

Est-il besoin de rappeler que la C. G. T. d'alors, stimulée qu'elle était par ses Sydhants, mena une telle campagne contre cette « loi » que celle-ci fut un échec, cependant que nous faisons remarquer que l'obligation à cette loi n'était pas exigée.

Pour « l'écroquerie sociale », le « parlementaire » s'est servi de cette loi surannée, celle de 1920, pour exclure de celle de 1930 les vieux de 65 ans.

Comprenez qui pourra, pour nous, nous comprenons trop que de tout temps les infortunes qui arrivaient à un âge où les forces disparaissaient de l'homme, étaient, et en sont encore réduits, à mendier leur pain s'ils ne veulent pas crever de faim.

Le mal est que dans la société actuelle, société en pleine décadence — pour ne pas dire corrompue par les vices — le syndicalisme ait la voix trop faible pour faire entendre sa « voix » à la maison.

Actuellement, les jeunes gens, presque tous, à quelques rares exceptions près, délaissent l'organisation syndicale pour ce qu'ils appellent les « sports » et particulièrement le football et son corollaire, la boxe.

Ajoutons à cela l'empoisonnement moral créé par une certaine presse et aussi le cinéma et nous ne sommes pas très loins de penser qu'aujourd'hui la jeunesse se désintéresse des questions sociales.

« L'appel » de l'Association en question part d'un bon naturel, nous sommes restés de ceux qui ne sont pas insensibles aux infortunes humaines, surtout celles des vieux, mais il faut considérer que nos exploiters et les puissances du jour ne sont pas disposés à distraire des sommes qu'ils ont « gagnées » pour apporter une aide efficace au soulagement des vieux.

A moins qu'ils ne s'expatrient. Et là encore ? Notre vieux camarade Le Roy « l'Académicide » n'a pas, que nous sachions, trouvé une vie meilleure au pays du Maître Staline, puisqu'il n'en n'est pas revenu.

Non, malheureusement non, tant que la société sera de conservatisme social et faite d'égoïsme, les vieux seront contraints de crever de misère et de faim, seule la société égalitaire assurera leur sauvegarde.

Si « l'Association de Vesoul » lit le « Libéraire », elle pourra y voir que, répondant à son appel, nous avons donné, sur la question posée, notre appréciation de syndicalistes.

Il reste entendu que tant que le syndicalisme révolutionnaire ne sera pas maître des moyens de production et d'échange, les travailleurs seront toujours les serfs de leurs exploiters, surtout dans le Bâtiment.

Ça ne nous empêchera pas, tout de même, de penser à la situation souvent lamentable des « vieux ».

La 13^e Région Fédérale du Bâtiment.

Syndicat Général de l'Ameublement. — Les camarades du Syndicat Général de l'Ameublement, réunis en assemblée générale le 9 novembre 1930, après avoir entendu l'exposé de la situation corporative, renouvellent leur confiance au Bureau syndical :

Approuvent le Comité de Droit d'Asile dans sa campagne en faveur de Berneri, Pons et Bianco, et de tous les proscrits politiques en général ;

Invitent les camarades de banlieue à assister aux réunions et à se tenir au courant de l'activité syndicale.

La permanence a lieu le mardi de 18 heures à 19 heures et le dimanche matin de 11 heures à midi, 170, faubourg Saint-Antoine, Paris (11^e).

Dans le S. U. B.

Réunions des Sections suivantes :

Ménisiers : le 18 novembre, à 17 h. 30, salle de Commission, premier étage.

Pointres : le 19 novembre, à 17 h. 30, salle de Commission, premier étage.

Assemblée générale du S. U. B. : le 20 novembre, à 18 heures, salle Bondy, Bourse du Travail. Tous les camarades devront être présents à cette assemblée où d'importantes décisions seront prises en conformité avec le Congrès Fédéral. Le délégué du Syndicat au Congrès fera le compte rendu de son mandat.

Le Conseil Général.

C. G. T.

TERRASSIERS

Réunion du Conseil le vendredi 14 novembre, à 18 heures, au siège.

DIMANCHE 16 NOVEMBRE, à 14 h. 30

GRANDE MATINÉE

ARTISTIQUE

FRANCO-ITALIENNE

au profit de la propagande antifasciste Salle Jean-Jaurès, à la « Bellevilloise »

23, rue Boyer (20^e)

(Métro : Martin-Nadaud)

Au programme : M. Grand, de la Muse Rouge ; Mlle Reine Derrys, de la Muse Rouge ; Mme Jane Montel, de la Muse Rouge ; M. Coladant, de la Muse Rouge ; M. Félix Gilbert, de l'Odéon ; M. Charlot, basse ; Mme Andrée Gire, du Théâtre de l'Œuvre ; M. Mario Varelly, de l'Opéra ; Mlle de Vierville, de la Gaîté Lyrique.

Les Chansonniers Montmartrois : René Paul, Celmas, Charles d'Avray, dans leurs œuvres.

Au piano Mme Capaumont. — Régisseur, Bicot.

On terminera par : LA PAIX CHEZ SOI, comédie en 1 acte de G. Courteline. — Interprétée par M. Félix Gilbert et Mme Andrée Gire.

Prix d'entrée : 5 francs. — Gratuite pour les enfants.

PETITE CORRESPONDANCE

Montpellier. — Reçu la souscription du groupe pour l'Entr'Alde. — Merci.

Comité du Droit d'asile

En réponse à l'appel lancé dans le Libéraire, nous publions aujourd'hui la liste des premières sommes reçues.

Pour que la campagne s'amplifie, pour obtenir le droit d'asile pour tous, nous vous demandons d'accentuer cet effort.

Italie, 250 fr. ; Comité secours aux Arabes, 60 fr. ; X... 20 fr. ; Comité Pro Presos, Paris, 1.000 fr. ; Berger, Allemagne, 30 fr. ; Comité Pro Presos, Paris, 1.000 fr. ; Liste de souscription : (Unernanta 10, Lopez 10, Marquez 2, Sarbador 2, Floreal 1, Libertad 1, Gonzales 1, Donijio 5,50, Martin 5, Mariano 5, Croci 5, Benlaque 5, Gogliardo 5, Léon Algar 5, Urberlo 5, Volpim 5, Vincenzo 2,50, Barderaqui 2, Santiago 5, Reyver 4, total : 97 francs ; Comité Pro Presos, Lyon, 800 ; Reminez Miquel, Toulouse, 200 ; Abizanda, Béziers, 40 ; Bizeau A. E., 10 ; Groupe Anar, de Nîmes, 40 ; Liste Viala, 80 ; Pietri, Bourg-la-Reine, 50 ; Groupe esperantiste, Lyon, 50 fr. Total : 3.727 francs.

Adressez les fonds à Jean Girardin, chèque postal 1.191.98, bureau du Libéraire, 186, boulevard de la Villette, Paris (XIX^e).

N. B. — Bien spécifier sur le talon du chèque postal : Pour le Comité du Droit d'Asile.

Notre service de librairie

NOUVEAUTÉS

LA RUELE DE MOSCOU, par Ilya Ehrenbourg 15 fr.
A L'OUËST, RIEN DE NOUVEAU, par E.M. Remarque 15 fr.
UN MOIS CHEZ LES CURES, par Lorulot 12 fr.
CONNAISSANCE DE LA VIE SEXUELLE, par le Dr Vachet 15 fr.
EN PLEINE VIE (roman naturaliste), par Jeanne Humbert 15 fr.
HISTOIRE DE LA COMMUNE, par Lissagarey 25 fr.
LES CRIMES DU MILITARISME, par Theureau 6 fr.

LES BONS LIVRES

LA DOULEUR UNIVERSELLE. — Philosophie libertaire, par Sébastien Faure 15 fr.
PAROLES D'UN REVOLTE, par Pierre Kropotkine, avec préface d'Elisée Reclus 6 fr.
L'IMPOSTURE RELIGIEUSE, par Sébastien Faure 15 fr.
L'ÉTHIQUE, par Pierre Kropotkine, traduit du russe par M. Goldsmiths 18 fr.
L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHISTE, par Elisée Reclus 15 fr.
AU CAFÉ. — Dialogues, par Errico Malatesta 3 fr.
LA CONQUÊTE DU PAIN, par Pierre Kropotkine 15 fr.

LES SYNDICATS OUVRIERS ET LA REVOLUTION SOCIALE

par Pierre BESNARD

(Edition de la C. G. T. S. R.)

1 volume de 360 pages, contenant l'exposé complet de toute l'action sociale des syndicats, avant, pendant et après la révolution.

Prix : 15 francs.

En vente au Bureau du « Libéraire ».

Le Gérant : Marcel MONTAGUT.

Travail exécuté par des ouvriers unitaires et confédérés.

IMPRIMERIE CENTRALE DU CROISSANT, 19, rue du Croissant, Paris (2^e).

LA VIE DE L'UNION

PARIS-BANLIEUE

Comité d'initiative de la Fédération Parisienne. — Tous les Groupes approuvant les décisions de la dernière assemblée sont priés de se faire représenter au prochain Comité d'initiative de la région parisienne qui aura lieu le samedi 15 novembre, à 20 h. 30, salle Chapotot, 5, rue du Château-d'Eau (à côté de la Bourse du Travail).

Ordre du jour très important.

Le Secrétaire Fédéral : G. Hermann.

Groupe des 5^e et 6^e arrondissements. — Jeudi 20 novembre, de 20 h. 30 à 22 h., permanence habituelle du groupe, mais cette fois 10, rue de l'Arbalète (5^e), et non pas rue Lameau.

Compte rendu du C. L. — Adhésions. — Causerie sur l'activité anarchiste au cours de ces dernières années.

Nous faisons appel à tous les camarades de la rive gauche pour que nous puissions former un noyau important et solide. Il ne doit pas avoir de dissidence quand l'heure est aussi critique. — Merci à tous.

Groupe des 11^e et 12^e arrondissements. — Réunion des adhérents du Groupe mercredi prochain, à 20 h. 30, local habituel.

Groupe de Cligny. — Réunion le vendredi 14 novembre, à 20 h. 30, 115, rue du Bois, à Cligny.

Causerie par un camarade.

Groupe Régional de Bezons. — Samedi dernier a eu lieu à Carrières-sur-Seine, la première réunion de la tournée de propagande que nous avons décidé de faire dans notre région. C'est devant un public nombreux et attentif que notre camarade Brousse ouvrit la séance. Après quelques mots de Le Meillour sur les questions locales et sur l'incapacité de nos édiles en matière administrative, Loral prit la parole et exposa d'une façon claire ce que veulent les anarchistes, puis, il termina en démontrant à l'auditoire les horreurs de la guerre des gaz.

Pas de contradicteurs, quoiqu'il y eût dans la salle des socialistes et des communistes.

Le Secrétaire du Groupe.

Groupe de Montreuil-Vincennes. — Réunion dimanche 16 novembre, à 10 heures. Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

bre, à 9 heures du matin, Bourse du Travail, rue Suger. Appel à tous les sympathisants. Les camarades d'Arnonville, Villiers-le-Bel, Goncse sont priés d'assister à cette réunion.

Groupe d'Etude Sociale Libertaire de Pantin, Aubervilliers, La Courneuve. — Les camarades des lieux de venir parmi nous, sont priés de se mettre en correspondance avec le secrétaire André Barzangette, 35, rue Maurice-Lachâtre, La Courneuve.

Le Groupe organise une conférence la semaine prochaine, et fait appel à tous les copains pour venir aider les organisateurs.

Lire « Le Libéraire » de la semaine prochaine pour avoir des renseignements complémentaires sur cette conférence.

PROVINCE

Rouen. — Les camarades de la région trouveront « Le Libéraire » toutes les semaines chez : Lefebvre, libraire, 60, rue Saint-Sever, et aux permanences suivantes : 1, rue du Hallage, 1, rue Pavée, 238, rue de Paris, à Sotteville, 41, rue Jacquet, au Petit-Quevilly.

Prochainement le journal sera vendu sur la place publique. Une bibliothèque professionnelle et sociale est en formation. Pour tous renseignements et commandes, écrire au camarade Boudin, 14, rue de la Pie-aux-Anglais, Rouen.

Groupe Anarchiste-Communiste de Toulouse. — Le Groupe se réunit tous les samedis, à 20 h. 30, au siège, 43 bis, rue Saint-Charles.

Groupe d'achats en commun.

Répartition des denrées tous les dimanches matin.

Librairie. — Une librairie volante se tient tous les dimanches matin, rue Saint-Bernard, angle boulevard de Strasbourg.

Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans. — Le Groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Collin, 31, rue des Murlins. Appel aux sympathisants du « Libéraire ».

Groupe Anarchiste-Communiste de Saint-Etienne. — Permanence tous les jeudis, salle 20, Bourse du Travail, inscription des adhérents. Versements de la cotisation mensuelle : 5 francs.

Rouen. — Les camarades trouveront le « Libéraire » à la Bourse du Travail, chez Lefebvre, libraire, 60, rue Saint-Sever, à la permanence, 1, rue Pavée et 1, rue du Hallage.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Saint-Denis. — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novembre.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.